

Industrie en crise. Cinéma en mutation !

Gérard Grugeau

Numéro 162, juin–juillet 2013

Industrie en crise. Cinéma en mutation !

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69319ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

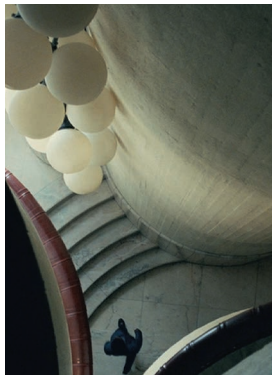
0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grugeau, G. (2013). Industrie en crise. Cinéma en mutation ! *24 images*, (162), 4–5.



Photomontage: Denis Laramée

BIG KISS GOODNIGHT / Dominic Gagnon, p. 18
FOREIGN PARTS / Véréna Paravel et J.P. Sniadecki, p. 26

GOODBYE, DRAGON INN / Tsai Ming-liang, p. 6
THE LIMITS OF CONTROL / Jim Jarmusch, p. 38
PRIMITIVE / Apichatpong Weerasethakul, p. 29
PIECES AND LOVE ALL TO HELL / Dominic Gagnon, p. 18
POSTHUME / Ghassan Salhab, p. 34
PRIMITIVE / Apichatpong Weerasethakul, p. 29

Industrie en crise Cinéma en mutation !

La polémique n'est pas nouvelle et enfle à intervalles réguliers. Le cinéma québécois serait en crise et les médecins de se précipiter au chevet du malade. Piètres résultats au box-office en 2012 (moins de 5 % de parts de marché) et une chute de la fréquentation en salle qui est passée de 2,4 millions de spectateurs à 1,2 million, soit une baisse de 50 %. Au centre des attentions : un taux d'occupation des cinémas de l'ordre de 11 % au Québec en 2011 (16 % en France) et un indice de fréquentation annuel qui, selon les statistiques du Centre national de la cinématographie (CNC) en France, aurait été de 2,8 entrées par habitant au Québec, de 3,5 entrées en France et de 3,9 entrées aux États-Unis¹. Voilà pour les chiffres. Alors « crise » du cinéma québécois, pourtant très présent et primé dans de nombreux festivals internationaux, ou crise d'une industrie aux abois ? La nuance est de taille.

Sans doute faut-il rester circonspect face à ces chiffres, qui inquiètent au premier chef l'industrie, alors qu'ils ne représentent en fait que l'effet de surface immédiatement quantifiable d'une réalité complexe où entrent en jeu une multitude de composantes, dont certaines purement circonstancielles. Plus en profondeur, cette présumée crise cache, bien sûr, d'autres facteurs, plus structurels, comme les tiraillements entre distributeurs en mal d'écrans et exploitants de salles fragilisés par les coûts du passage au numérique et obsédés par le box-office. Il suffit pour s'en convaincre de lire dans notre précédent numéro² l'article sur « l'affaire Guzzo » dans lequel notre collègue Bruno Dequen contrait les propos populistes du propriétaire de salles et élargissait le débat en précisant que cette baisse de spectateurs ne valait pas que pour nos seuls films, mais pour l'ensemble de la cinématographie internationale. À ajouter les coûts d'exploitation exorbitants des multiplexes qui, par leurs exigences de rentabilité à court terme, contribuent à la rotation déjà trop rapide des sorties de films. Rotation qui ne permet plus aux œuvres de vivre leur vie en salle et favorise la suprématie des films américains (et des versions doublées) qui monopolisent les écrans au détriment des autres cinématographies, dont la nôtre. Pour finir, mentionnons une critique souvent trop complaisante (voir l'alignement des étoiles sur les affiches) qui, par la tiédeur des points de vue, finit par banaliser les films et égarer le public.

Mais beaucoup plus déterminant demeure, bien évidemment, le paysage mutant dans lequel s'inscrit désormais la nouvelle donne cinématographique, celle d'une révolution numérique et cyberculturelle sans précédent qui donne lieu à un repli sur la sphère privée et à de nouvelles habitudes de fréquentation du cinéma. À preuve l'essor des écrans domestiques et de la « télévision relationnelle » à la carte, le marché omniprésent du DVD, aujourd'hui en déclin dans un contexte de dématérialisation des contenus, le téléchargement en ligne et l'offre alléchante des réseaux de vidéo sur demande dont l'anglophone Netflix (et ses 25 millions d'abonnés à travers le monde) et Illico Club, le tout récent canal de distribution francophone lancé par Vidétron, filiale du groupe Québecor Média, lui-même à l'origine du projet Elephant qui vise depuis 2008 à restaurer et à numériser le meilleur de notre patrimoine cinématographique. On soulignera par ailleurs un engouement qui ne se dément pas pour les séries télé, souvent plus audacieuses que bien des films en salle, et une mutation accélérée des publics qui prend entre autres la forme d'un éclectisme nomade chez les jeunes, de plus en plus attirés par le tout-venant du Web.

Compte tenu des plus récentes extensions technologiques, des modes contemporains d'accès à l'image et du développement de nouvelles écritures destinées aux plateformes numériques, doit-on en déduire que le statut même de la salle de cinéma et son cérémonial fétichiste sont aujourd'hui menacés par un contexte socio-historique en transformation et une industrie qui tend toujours à confondre art et commerce en associant le septième art à un pur divertissement ? La question mérite d'être posée, d'autant plus qu'une droite néolibérale de plus en plus décomplexée rêve de sabrer dans les secteurs de la culture dits non rentables. Chose certaine, le cinéma à vocation artistique est en mal de lieux de diffusion publics et semble la première victime de ce nouveau paradigme qui complexifie et précarise la réalité du septième art.

Alors, quelles formes pourraient bien prendre aujourd'hui les lieux de résistance capables de maintenir vivant le rituel collectif de l'expérience filmique ? Faut-il « repenser la salle de cinéma » ou envisager le cinéma autrement ? Deux questions cruciales auxquelles notre dossier tente de répondre en s'efforçant de rêver l'avenir. — **Gérard Grugeau**

1. Benoît Danard, directeur des études des statistiques et de la prospective, CNC, Paris. Table ronde des Rendez-vous Pro du cinéma québécois 2013.
2. « Le cinéma québécois et ses spectateurs : la poursuite d'une illusion (ou la politique de l'autruche) », *24 images*, n° 161, p. 47-49.